

“ Le lendemain, lundi, 2 juillet, après un déjeuner mangé avec un appétit de soldats, les zouaves se rendaient à l'église pour y assister à la grand'messe qui fut chantée par M. l'aumônier de la section de Québec.

“ L'on remarqua beaucoup à l'orgue les voix de MM. A. Lefebvre et M. Filion, ainsi que celle de M. Eugène Varin, dans l'*Ave Maria* de Gounod, qu'il chanta d'une manière remarquable et qui lui fait honneur.

“ Après l'évangile, le rév. Père J. Peemans, prêtre de St. Viateur, et professeur de rhétorique au collège de Joliette, monta en chaire, et prononça l'éloquent et admirable sermon dont nous reproduisons ci-dessous le texte en son entier.

“ Le Révérend Père Peemans, qui est un orateur dans toute la force de ce mot, a été autrefois soldat, et si nous en jugeons par son extérieur imposant, par son accent convaincu et par son geste énergique, il devait être aussi brave soldat qu'il est bon nateur.

“ Et ce n'est pas peu dire. Notre prédicateur est en effet un de ces braves défenseurs du Saint-Siège qui se trouvaient au premier rang à Mentana et qui y firent une marque si brillante. Qui de nous n'a pas entendu parler de la légion d'Antibes connue aussi sous le nom de Légion Romaine. Cette légion, nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, était entretenue aux frais et dépens personnels de l'infortunée impératrice Eugénie, dont le dévouement envers le Saint-Siège était sans bornes. Napoléon III dut souvent subir sa douce influence, et accorder à la religion plus d'une chose que ses idées lui interdisaient et dont son entourage le détournait.

“ C'était dans cette fameuse Légion Romaine que le Père Peemans prit du service avec le grade de sergent Fourrier. Il fait aujourd'hui autant honneur à l'illustre congrégation de St. Viateur, qu'il en faisait autrefois à son régiment. Qu'on en juge par son discours.

*Nos autem qui dei sumus, induti loriam fidei et charitatis, et galeam spem salutis. Nous qui sommes enfants du jour, armons-nous en prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut.* (I Thess., v. 8.)

Mes bien chers Frères,

“ Il y a un peu plus de vingt ans, un long frémissement, parti des bords du Tibre, agita l'univers catholique : l'indépendance de Rome était menacée ! Ce n'était ni les cohortes indomptées d'Attila, ni les hordes farouches d'Alaric qui, conduite par la main de Dieu se précipitaient sur l'empire romain, prête à dépecer ce corps immense qui agonisait dans le sang et dans la boue. C'était cette fois une nation chrétienne qui lançait ses soldats à la conquête du patrimoine de St. Pierre. Les princes de cette nation s'étaient parfois illustrés dans la défense du Saint-Siège, mais les enivrantes fumées de l'ambition avaient troublé leur raison et étouffé la voix de leur conscience. Infidèles aux nobles traditions de leur race, ils conçurent un projet parricide, et, se sentant trop faibles pour l'exécuter, ils conclurent avec la révolution un pacte monstrueux. En pleine paix, sans déclaration de guerre, au mépris du droit des gens et des obligations les plus sacrées, ils envahirent les Etats Pontificaux.

“ A la nouvelle de cette inqualifiable agression, un cri d'indignation s'éleva dans l'Europe chrétienne. Quelques milliers de braves accoururent à Rome ; un général français, l'illustre Lamoricière, qui avait rempli l'Algérie du bruit de ses victoires, offrit son épée à Pie IX, et improvisa, en quelques semaines, une petite mais vaillante armée. Vous savez mes frères, quel fut le dévouement de cette lutte inégale où une poignée de héros se fit écraser par des forces dix fois supérieures en nombre ; mais la glorieuse défaite de Castellardo occupe une place d'honneur à côté des journées de Poitiers, de Dorylée, de Tolosa, de Muret, de Lépante, de Vienne.

“ Insensible à la honte d'un semblable triomphe, le triste vainqueur prit possession de sa conquête ; et il donna au monde le spectacle de cette odieuse comédie du vote populaire d'annexion, et rétrécit de jour en jour le cercle de fer qui enserrait les débris du territoire pontifical. Il n'osa point faire de suite le dernier pas ; mais la haine impatiente des sectaires s'accommodait mal des lenteurs de la politique sardes ; des bandes révolutionnaires, recrutées parmi l'écume de

la démagogie italienne, s'enrôlèrent sous les drapeaux d'un sifflant célèbre, elles accomplirent avec une impudence cynique ce que le Piémont n'osait faire et vinrent camper à quelques lieues de Rome. La situation de la ville éternelle était critique. Le Pape Pie IX jeta un cri de détresse qui eut un immense retentissement. On vit alors renaitre en plein dix-neuvième siècle l'enthousiasme guerrier des croisades. Toutes les nations catholiques se firent représenter à Rome par quelques-uns de leurs plus valeureux enfants ; le Canada, si connu par son dévouement à l'Eglise, ne pouvait demeurer étranger à ce généreux mouvement, il envoya plusieurs centaines de ses fils à la défense du Saint-Siège. En disant que les zouaves canadiens firent honneur par leur belle conduite à l'Eglise et à leur patrie, je ne fais que répéter ce que mille bouches ont proclamé avant moi.

“ Je n'insisterai pas sur les événements qui s'accomplirent alors et qui plongèrent le monde chrétien dans une douloureuse stupeur. La bataille de Mentana avait sauvé Rome des attaques immédiates de la révolution ; mais l'armée piémontaise restait campée sur les frontières, guettant l'occasion de frapper le dernier coup. Cette occasion se présenta bientôt. Au moment où la France expiait dans d'effroyables désastres son ingratitude envers la papauté, les troupes sardes s'emparèrent de Rome, terminant par la plus insignie lâcheté cette guerre perfide et impie qui durait depuis dix ans. Rome fut proclamée capitale du royaume d'Italie ; le drapeau piémontais flotta sur le Capitole et sur le Quirinal ; le pape confiné dans la cité léonine ou plutôt dans l'enceinte du Vatican, demeura prisonnier de la révolution.

“ Et maintenant, mes Frères, que vous venez de revoir dans ce court exposé le navrant tableau de la plus inique des spoliations ; maintenant que vous êtes réunis dans ce temple, sanctifiant par les cérémonies de la religion cette union fraternelle formée jadis sous les plis de l'étendard pontifical, laissez-moi vous dire quelques mots de l'Eglise. En toute autre circonstance, ce sujet, même réduit aux plus modestes proportions, épouvanterait ma faiblesse ; mais j'ai comme vous, le bonheur d'être enfant de cette sainte et admirable mère, et pour parler d'une mère il n'est pas besoin de génie il suffit d'avoir de l'amour. Dans ce champ si vaste que j'ouvre devant vous, j'ai choisi deux points de vue qui me semblent devoir éveiller davantage votre sympathie, c'est-à-dire les luttes de l'Eglise dans le monde, et le devoir filial qui nous incombe de la défendre de toutes nos forces. Vous êtes soldats, vous aimez à respirer l'acre atmosphère de la lutte, vous êtes les croisés de St.-Pierre, la voix du devoir trouve de l'écho dans vos cœurs, car vous avez donné au Canada et au monde l'exemple d'un dévouement magnanime.

“ Mes chers Frères, au chapitre VII de ce livre de Job, qui débute avec des accents si poétiques et une si profonde philosophie, les conditions de l'existence humaine, on lit cette parole mémorable : *Militia est vita hominis super terram* : la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. Ce que ce juste de l'ancienne loi disait de l'homme, s'applique avec une frappante vérité à l'Eglise. Un passage célèbre de l'Evangile de St.-Mathieu nous autorise à établir cette analogie. Le Sauveur se trouvant aux environs de Césarée de Philippe reçut la confession du prince des Apôtres, et lui adressa, en récompense de sa foi, les paroles suivantes : Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : *Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam et porta inferi non prevalebunt adversus eam*. Cet oracle divin contient à la fois une annonce de guerre et une promesse de victoire : l'une et l'autre se sont pleinement réalisées. Dans cette lutte, qui a commencé à son berceau même et qui doit se perpétuer jusqu'à la consommation des temps, l'Eglise a constamment vaincu tous ses ennemis. La faulx orgueilleuse qui domine au loin les flots s'abîme parfois dans l'océan lorsque le lent effort des caux a rongé sa base, mais les vagues furieuses, qui depuis dix-neuf siècles battent le roc de Pierre, n'ont pu que l'effleurer de leur impuissante écume.

“ Vous tous, mes frères, qui avez tant de fois feuilleté l'histoire oecuménique, vous savez que c'est autour de l'Eglise que se sont toujours concentrées les pérépéties de l'éternelle combat que satan livre à Dieu.

“ Permettez-moi de vous rappeler ici la première grande phase de cette guerre, c'est-à-dire les sanglantes horreurs des persécutions au milieu desquelles l'épouse mystique du Christ donna le jour à d'innombrables enfants qui forment sa glorieuse couronne dans le ciel. Les Césars, avec leurs élites de proscriptions, avec leurs armées de bourreaux, ont vu toute leur puissance se briser contre la constance des chrétiens. De timides enfants, de faibles femmes, des vieillards débiles, ont tenu en échec pendant trois siècles, toutes les forces de l'empire romain. Les tyrans se sont engloutis dans leurs tombeaux laissant dans le souvenir des peuples une mémoire exécrée tandis que au milieu des splendeurs de la Jérusalem céleste, des millions de martyrs agitent les palmes immortelles conquises par leur héroïsme. Le colosse romain est tombé, l'empire du Christ a pris sa place ; le vent a dispersé les débris des idoles de l'Olympe, et du haut du Capitole, la croix, radieuse et triomphante, domine l'univers.

“ Nous insistons sur cette sanglante période des persécutions, car